

méconnaître que le souverain Dispensateur des choses ne tient pas toujours compte des privilèges sociaux quand il répand dans le monde les aptitudes et les facultés.

— Propos voltairien ! exclama la marquise dédaigneusement. Mais vous n'y croyez pas, cher comte. Il n'y a, sans contredit, d'esprits supérieurs que parmi nos égaux. Quand à ce Bénédicte, n'en doutez point, il n'a que juste ce qu'il faut pour faire un magister de village, rien de plus.

— Parbleu ! ajouta le marquis d'un ton péremptoire, c'est la bêtise et l'ignorance de ses pareils qui lui donnent les apparences du bon sens et du savoir. Il nous a semblé qu'il s'exprimait bien, parce que nous nous attendions à ce qu'il parlât patois.

— Est-ce aussi parce que nous songions à la laideur ordinaire des paysans du Poitou que nous l'avons trouvé si beau ? demanda Blanche en riant. Eh bien ! franchement, telle n'est pas la comparaison que je faisais en le regardant. Je me disais, au contraire, que bien des gentilshommes gagneraient beaucoup à lui ressembler.

Si infatué de lui-même qu'il fût, Gaétan se sentit atteint dans son amour-propre. Il sut cependant n'en rien laisser paraître, mais ses lèvres frémissaient imperceptiblement.

— L'impertinente ! murmura-t-il. Elle me payera cela quand je serai son époux, son maître !

On se levait de table. Quelques minutes après, calèche et chevaux de selle emportaient vers la fête la marquise douairière, le marquis et les hôtes d'Apremont.

La fête avait lieu dans une grande clairière entourée d'arbres de haute futaie, sur les bords de la Sèvre nantaise, qui coulait large et profonde en cet endroit. Ce repli du bois était ravissant de grâce et de fraîcheur. Le soleil, tamisé par un transparent de nuages vaporeux, ajoutait encore à la séduction du tableau. Là s'agitaient des centaines de paysans et des paysannes dans leurs plus riches habits, avec leur plus bruyante gaieté. Ils couvraient les deux rives que reliait un bac toujours en mouvement. Ils causaient, ils riaient, ils chantaient, fatiguant l'herbe et la mousse, moelleux tapis de velours étendus de toutes parts sous leurs pieds. Du reste, rien n'annonçait là une réjouissance pastorale ordinaire, un chômage en l'honneur de quelque saint du calendrier. Point de baraques, point de tréteaux, point de cabarets en plein vent. C'était une institution seigneuriale qui avait pour origine la chronique que voici :

« Un sire Hugues d'Apremont, revenant des croisades, exténué de fatigue et mourant de faim, était tombé évanoui au milieu de la clairière. Comme il allait rendre l'âme, vint à passer une noce du village voisin qui s'esjouissait dans le bois. On aperçut le moribond, on se hâta de lui porter secours, tant et si bien qu'il reprit des forces et se remit debout. Alors, quoiqu'il fût couvert de haillons et que personne ne le reconnut en cet état misérable, on l'invita à la fête et on lui donna la meilleure place au festin. Le châtelain fut si touché de la charité de ses vassaux qu'il pleura en se faisant reconnaître. Puis il décida qu'à l'avenir lui et ses descendants seraient tenus de festoyer les dignes gens du pays, à pareille époque, dans la clairière même où il avait failli passer de vie à trépas, ajoutant que des tables seraient dressées durant trois jours consécutivement, qu'il y aurait luttes, joutes, jeux publics, danses aux sons des hautbois et des cornemuses, le tout pour perpétuer le souvenir d'une bonne action. Et les descendants du sire Hugues d'Apremont observaient religieusement, depuis des siècles, cette touchante tradition consacré en l'honneur du paysan. »

Quand la marquise, son fils et ses hôtes arrivèrent à l'endroit de la fête, on commençait à s'impacienter. Ils prirent place sur une estrade tout enguirlandée de feuilles et de fleurs, tandis que les anciens du pays, choisis pour juges des luttes et des joutes qui allaient avoir lieu, s'asseyaient sur des bancs au bas de la tribune seigneuriale. Les jeux commencèrent : combats corps à corps, courses en sac, tir à l'arc et au fusil, ascensions au mât de cocagne, se succédèrent pendant deux heures au bruit des aubades de l'orchestre rustique, aux applaudisse-

ments de la foule émerveillée. Cependant les nobles spectateurs s'étonnaient de ne pas apercevoir, parmi les jeunes paysans qui se disputaient les prix, celui qu'ils avaient vu au château. Blanche et Raoul surtout le cherchaient du regard et regrettaient de ne point le rencontrer. Tout à coup la jeune fille laissa échapper une légère exclamation : elle venait de reconnaître Bénédicte. Il était sur le bord de la Sèvre nantaise, debout, immobile, adossé contre un chêne. Un rayon de soleil, glissant à travers un interstice de feuillage, entourait sa belle tête blonde d'un nimbe lumineux. D'un geste, Blanche le montra à Raoul.

— Le voilà ! dit-elle avec une satisfaction enfantine.

— Oui, je l'aperçois, répondit le jeune homme. Mais pour quoi se tient-il ainsi à l'écart ? Est-ce qu'il dédaignerait les divertissements de la campagne ?

Le comte et la comtesse de Flavigny avaient entendu l'échange de ces paroles. Ils avaient suivi du regard la direction indiquée, et ils avaient compris ce dont il s'agissait.

— J'ai peine à croire, répondit le comte, que ce Bénédicte ne soit pas un garçon modeste et bon, malgré la culture de son esprit. Son abstention doit avoir un tout autre motif que le dédain.

— C'est ce que je pense aussi, ajouta la comtesse dont les grands yeux bleus s'étaient fixés sur le jeune paysan.

La marquise d'Apremont demandait en ce moment de quoi il était question. Pour complaire à ses hôtes, elle s'informa. On répondit que Bénédicte était hors de concours, ayant, deux années de suite, remporté les prix aux fêtes patronales des bourgs voisins. On affirmait en outre que personne, à dix lieues à la ronde, n'était capable de lutter victorieusement avec un gars si lesté, si adroit et si fort. Une telle réputation devait contribuer encore à lui concilier l'intérêt et l'estime des hauts personnages qui s'occupaient de lui. L'adresse et la force ont un prestige comme le savoir et le talent. Le pâtre devint le point de mire d'une attention plus sympathique qu'elle ne l'avait été le matin même. Il s'en aperçut sans doute, car il parut se troubler, se mit en marche et s'enfonça dans un taillis.

En cet instant, les hautbois et les cornemuses donnèrent le signal de la danse. Les paysans prirent place et le branle-bas commença. Blanche de Flavigny ayant manifesté le désir de se mêler à la ronde villageoise, Gaétan lui proposa d'être son cavalier ; mais il y mit tant de lenteur et si peu de bonne grâce que la belle enfant, impatientée, fit signe à Raoul et s'élança avec lui au milieu des danseurs. Ils furent accueillis par de joyeuses acclamations, tant les humbles gens de la campagne sont flattés de voir que le noble ou le riche ne dédaigne pas de prendre part à leurs rustiques plaisirs.

Cependant les tables se dressaient à l'ombre des arbres qui bordent la clairière. Les domestiques du château apparaissaient portant de larges plats d'argile chargés de viandes rôties et de grands brocs de petit vin qui pétillait. Tout en se livrant aux évolutions de plus en plus animées de la ronde, danseurs et danseuses lançaient des regards joyeux et affamés aux préparatifs du festin. Cette bucolique était vraiment riante. La fraîche perspective du bois, de la rivière et de quelques coteaux lointains, la blanche lumière du soleil adoucie par un transparent de nuages floconneux, le bariolage des costumes poitevins, la vigueur de l'orchestre champêtre, l'entrain de la chorégraphie autochtone, et jusqu'à l'aspect du couvert homérique dressé comme par enchantement sous les chênes, tout contribuait à faire de cette réjouissance commémorative un tableau pittoresque et charmant.

Soudain un cri violent, un cri de terreur se fit entendre dans la direction d'un chemin qui reliait le bois aux pâturages d'Apremont. Malgré les rumeurs de la danse, malgré les bruissements de la foule, ce cri jeta l'inquiétude et l'effroi dans les esprits et dans les cœurs. Les ménétriers se turent, la danse cessa. Tous les yeux se tournèrent vers l'endroit d'où ce signal d'alarme était parti. Presque aussitôt une paysanne, effarée, haletante, arrivait dans la clairière en cou-